

10^e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE

Dimanche 28 juillet 2024

Dimanche dernier l'évangile nous montrait Jésus pleurant sur Jérusalem. Aujourd'hui, il pourrait pleurer sur Paris, après la parade écœurante de mauvais goût qui nous a été infligée sur la Seine. La Seine, dans tous les sens du terme d'ailleurs. Ce que je disais dimanche dernier a malheureusement été confirmé ce vendredi: une minorité d'activistes nihilistes, subventionnée par nos impôts, a encore pris en otage une majorité de gens qui ne s'y attendaient pas jusqu'à ce point pour leur imposer, comme on dit aujourd'hui, leur agenda idéologique, wokiste et déconstructiviste à souhait. Et cela en allant jusqu'au blasphème, gratuit et sans risque, puisque la cible ce sont encore et toujours les chrétiens. Et pour que la CEF réagisse, il fallait vraiment que cela crève les yeux! On a l'air fin maintenant avec nos *Holygames*: nous passons pour les porte-serviettes de ceux qui nous crachent à la figure!

Mais au-delà du blasphème, c'est un coup de plus porté à notre civilisation. Je disais dimanche dernier: *Animés par une rage suicidaire, nos contemporains s'acharnent à détruire leur propre cité*. On pourrait ajouter à l'avilir. Vulgarité de ces élites perverties qui n'hésitent pas à provoquer, à diviser, à salir tout ce qu'elles touchent. À notre passé en particulier: Robert Hossein, en son temps, avait eu plus de délicatesse en évoquant le sort tragique de la reine Marie-Antoinette. Bref, ce fut, par delà l'attaque contre l'Église, le triomphe de l'Anti-France. Je n'en dis pas plus: revenons à notre évangile de ce dimanche.

Commenter l'évangile du pharisien et du publicain, c'est presque un exercice de style tant la conclusion nous est familière. Mais justement, ce qui m'intrigue, c'est que l'on va toujours un peu trop vite au-devant de la conclusion qu'en tire Jésus. Il y a des paroles ou des attitudes de Jésus qui n'entraînent pas aussi vite notre adhésion. Ce sont les « paroles de la croix » pour reprendre l'expression de Paul. Alors pourquoi adhérons-nous si facilement à la leçon de la parabole du publicain et du pharisien ? Serait-ce que nous nous retrouvons vraiment très bien dans le personnage du publicain ? De ce pécheur public qui retourne justifié chez lui, alors que le pharisien qui, lui, fait des efforts n'est pas justifié ? Consciemment ou non, le chrétien moderne, que nous sommes aussi, se satisfait du dénouement de la parabole. Cela lui paraît encourager sa médiocrité. Il se sait pécheur. Il ne s'en cache d'ailleurs pas trop dans cette société qui se veut transparente à tout. Il affirme sa liberté, croit-il, en prenant des distances avec l'Église ou l'évangile. Bref, il est un pécheur public. Il suit le Christ, mais à distance, selon un itinéraire adapté à ses désirs. Il ne fait pas trop d'efforts pour annoncer l'évangile en paroles et en actes. Il y a une certaine élégance d'esthète à ne pas se donner tout entier. Bref, il est un dilettante. Un mercenaire et non un serviteur. Il se sait pécheur. Il en prend parti. Il vit une sorte de pacte de non agression avec la tiédeur et le péché. A chacun, Dieu et le péché, sa zone d'influence en lui.

Le pharisien, lui, est d'une autre trempe, et du coup, il dérange. Il prend la religion au sérieux. Il est prêt à tout risquer pour Dieu. Il met son honneur à servir Dieu. Le pharisien, c'est le type d'homme qui fascine les gens qui ont du caractère. Au fond, on est bien content qu'il se fasse remettre à sa place par Jésus. Les gens qui nous dépassent par leur zèle finissent par nous agacer : ils remettent en cause notre tiédeur. Jésus remet en place le pharisien. Et à juste titre car le propre des gens zélés, c'est parfois de se rendre odieux, insupportables par leur morgue. Or cela, Jésus ne peut l'accepter. Lui qui est rigoureusement sans péché, il ne s'enorgueillit jamais de sa sainteté. Au contraire, il se fait « doux et humble de cœur », serviteur de tous. Jésus supporte d'autant moins l'attitude orgueilleuse des pharisiens qu'il est très proche d'eux. Qui aime bien châtie bien. Les pharisiens doivent former une élite, mais une élite de serviteurs. Cela ne signifie pas a contrario que Jésus canonise les publicains. Le publicain ne rentre justifié chez lui que parce qu'il se reconnaît pécheur. Mais cela suffit-il pour être justifié ? Si on reconnaît vraiment son péché, cela signifie qu'on a pris conscience que l'on a blessé quelqu'un. Et dès lors, on va chercher à changer sa vie. Ressentir la brûlure du péché commis, c'est aussi normalement le premier pas d'une démarche de conversion. On ne peut se satisfaire d'être pécheur pardonné, il faut devenir un pécheur transformé

en commençant par être un pécheur repentant. Il faut répondre à l'amour par l'amour.

Jésus devait avoir des situations concrètes en tête lorsqu'il a dit cette parabole. Regardons d'abord du côté des publicains. Voici par exemple Lévi assis à sa table de publicain, collecteur de taxes au service de la puissance occupante de l'époque. Un regard de Jésus et le voici retourné. Il se met à la suite du Maître et devient l'un des Douze. Lévi ne se satisfait pas d'être pardonné par Jésus. Il comprend qu'il doit changer de vie. Pensons encore à l'histoire de cet autre publicain, Zachée, qui lui ira jusqu'à rendre le quadruple de ce qu'il a extorqué. Pensons encore à Marie de Magdala, et à tant d'autres. La parole du pardon fera d'eux des êtres nouveaux, même s'il y faudra peut-être un peu de temps, mais en tout cas ils ne seront plus des pécheurs publics, c'est-à-dire des pécheurs invoquant complaisamment les nécessités et les circonstances du moment pour demeurer dans le péché. Car, vous le savez, on peut regretter son péché et ne rien faire pour en sortir.

Regardons maintenant du côté des pharisiens. L'épître nous en offre un magnifique exemple : Paul. Écoutons-le se présenter dans la lettre aux Philippiens : « J'ai des raisons d'avoir confiance en moi-même. Si un autre croit pouvoir se confier en lui-même, je le peux davantage, moi : circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la loi, pharisien ; pour le zèle, persécuteur de l'Église ; pour la justice qu'on trouve dans la loi, devenu irréprochable » (Ph 3,4-6). C'est d'un homme pareil que Jésus va faire le plus grand des missionnaires de l'évangile, l'apôtre des nations païennes, celui sans qui nous en serions encore à cueillir du gui sur les chênes de nos forêts ou à fêter Halloween.

Revenons à notre texte et essayons de ne pas nous leurrer. Le publicain n'est justifié que parce qu'il a pris conscience de son péché et qu'il a résolu dans son cœur de changer de vie. Sommes-nous si sûrs de lui ressembler ? N'accablons pas trop vite le pharisien. Ce que Jésus lui reproche n'est pas ce qu'il fait. Sur ce point, nous ferions peut-être mieux de l'imiter. Il pratique sa foi avec zèle. Un exemple ? Il paie la dîme non seulement sur la récolte, ce qui est prescrit par la loi, mais aussi sur la moindre denrée (le fenouil et la rue), dîme qui est versée au Temple pour l'entretien du culte et le soutien des pauvres. L'Église demande timidement qu'on donne 1 ou 2 % de ses revenus, et qui le fait ? Ce que Jésus lui reproche, c'est de s'enorgueillir de ses bonnes œuvres. Il a beau rendre grâce, reconnaître que cette justice lui vient de Dieu, il se l'attribue quand même. N'oublions pas qu'avant d'être des justes, nous sommes des justifiés, qu'avant d'être gracieux, nous sommes graciés. Mais attention : en nous identifiant un peu rapidement au publicain, ne tombons-nous pas dans le même piège, celui du pharisaïsme ? Celui de se prévaloir de l'absence de bonnes œuvres, une absence de bonnes œuvres qui serait censée plaire à Dieu parce qu'elle rimerait avec l'humilité. C'est une attitude pire car hypocrite. Si Dieu pardonne au pécheur, il ne se satisfait pas du péché. Ce que demande Jésus, « c'est de faire ceci sans omettre cela », c'est-à-dire d'être humble sans rester inactif. Et que l'on ne cite pas ici Thérèse de l'Enfant-Jésus. Thérèse a parlé de paraître devant Dieu les mains vides. Mais cela au nom d'un véritable réalisme théologique et non en vertu de la paresse, elle qui disait n'avoir jamais perdu une occasion en toute sa vie de plaire à Dieu. Thérèse est tout le contraire de Madame Guyon et de son quiétisme, à l'époque de la querelle entre Fénelon et Bossuet.

Que notre prétendue humilité ne soit donc pas un prétexte à la médiocrité. Que notre activité ne soit pas un prétexte à l'orgueil. Paul, foudroyé par le Christ ressuscité, nous met en garde : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » Mais cette expérience inouïe de la miséricorde de Dieu ne l'a pas paralysé pour autant. Au contraire, elle a décuplé son zèle, dans un élan de reconnaissance éperdue, jusqu'à aller rendre témoignage à Rome, capitale de l'Empire, et ce jusqu'au sang. Ne nous satisfaisons donc pas de la médiocrité des publicains ; ne nous enorgueillissons pas non plus à la manière des pharisiens, prompts à mépriser les autres. Ayons le cran et l'humilité de Paul ou de Thérèse. C'est lorsque je me reconnais faible devant Dieu que je suis fort, car c'est la force de Dieu qui resplendit alors dans ma faiblesse. En me dépossédant de moi-même – ce qui est tout un travail – je lui laisse toute latitude pour faire de moi l'instrument de choix que je ne saurais être par moi-même et dont il a cependant besoin pour que l'évangile soit annoncé. Cet évangile est une hymne à

la grâce qui s'appuie sur la nature et la transfigure.